

Roch Carrier et le pays rêvé

Gilles Dorion

Numéro 31, octobre 1978

Roch Carrier

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56593ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dorion, G. (1978). Roch Carrier et le pays rêvé. *Québec français*, (31), 34–35.

Roch Carrier

et le pays rêvé

L'évolution de la carrière de Roch Carrier romancier suit une démarche très nette : une trilogie, commencée par *La guerre, yes sir!*, se poursuit avec *Floralie, où es-tu?* et *Il est par là, le soleil...* Elle s'ordonne principalement autour d'une famille de terriens, les Corriveau. On y assiste à une rabelaisienne veillée au corps, sous la surveillance en apparence compassée et impassible de messieurs les Anglais (yes sir!), aux relations quotidiennes des habitants d'un petit village, à leurs rapports plus intimes, à leurs rêves, à leurs frustrations, à leurs grandeurs et à leurs petitesesses. Déjà s'est établie une fresque haute en couleurs offrant la présentation d'un monde déterminé, bien circonscrit, d'un lieu géographique typiquement québécois, sorte d'alliance de la réalité et de la fiction, d'un monde tel que le voit, le perçoit le romancier, ou tel qu'il voudrait le voir de son œil d'écrivain. Le centre du triptyque transporte l'histoire à la ville, mais le troisième roman la ramène à la campagne. Retour à la ville avec *Le deux-millième étage*. Si ce roman semble marquer une solution de continuité avec les trois précédents, une étude attentive révèle qu'il n'en est rien. Au contraire, le petit monde décrit précédemment s'élargit et, par le fait même, s'enrichit. Se trouvaient déjà en germe dans les trois premiers romans des idées de révolte, rejetant la (presque) trois fois séculaire résignation du « bon peuple » canadien-français.

La conscience collective d'une communauté familiale s'éveille, déteint sur celle d'un village perdu, suscite commentaires et réflexions parfois agressifs, que traduisent certains gestes excessifs et que matent les plus forts. Le Québécois demeure soumis, dominé. Cela ne l'empêche pas de regimber, de se cabrer, quelquefois de façon violente et maladroite. *Le deux-millième étage* dé-

crit l'inutile tentative d'un bon bougre, Dorval, de s'opposer à la démolition du minable immeuble qu'il habite à Montréal. Il se ligue contre les gros, les puissants, les nantis. Pour bien marquer les pulsions de vie qui l'animent, il tiendra même un bordel. Tous, les ouvriers comme les capitalistes, les résistants comme les agresseurs, voudront jouir de l'aubaine. Lui-même, perdu entre ses caisses de bière, profitera un peu du « système » et se lancera à l'assaut de l'amour, en grimpa péniblement les innombrables échelles et escaliers d'un immeuble en construction, jusqu'au deux-millième étage, lui semble-t-il. Double constat d'impuissance et d'échec! Il ne parvient même pas à satisfaire les besoins de sa sexualité et, d'autre part, il est évincé de son immeuble au nom de la loi contrôlée par les puissants.

Brusquement, et heureusement, le romancier nous ramène à la campagne avec *Le jardin des délices* et *Il n'y a pas de pays sans grand-père*. Voici donc les personnages repiqués dans leur décor naturel, dans le monde rural fabriqué par Carrier à partir d'éléments réels et de souvenirs vécus.

Le jardin des délices

Ce roman est partagé en trois parties distinctes, inégales dans leur durée, mais égales en importance. Une seule nuit de novembre (et le lendemain matin), racontée en cinquante-cinq pages, transforme les habitants d'un village reculé du Québec : un génial escroc à la petite semaine, qui n'a d'autre désir que de se débarrasser de sa pauvreté, J. J. Bourdage, sème la « maudite soif de l'or » dans leur esprit. L'enchaînement est inévitable. N'a-t-il pas imprudemment fait allusion au notaire inhumé avec ses richesses ? N'a-t-il pas fait croire aux habitants qu'ils marchaient sur l'or ? Il n'en

faut pas plus pour que deux paresseux, trouillards par-dessus le marché, entreprennent une équipée nocturne dans le cimetière paroissial. Après avoir détrossé la tombe du riche notaire, ils se partagent fébrilement le butin dans le sous-sol de l'église. Pris de panique en croyant entendre une voix d'outre-tombe, ils se réfugient à l'Auberge du Bon Boire. Le briquet volé au notaire allume les copeaux et le bois de chauffage. L'église flambe. Le curé se console de ses déboires dans les bras de Miss Catéchime, l'institutrice, et refuse l'absolution à Gros-Douillette que sa femme a traîné jusqu'au presbytère. Son complice, Petit-Lecourt, est enchaîné à la place de son chien. Bourdage, qui retournait à la ville, triomphant déjà, riche déjà, dans sa Cadillac blanche sur le toit de laquelle gisait, crucifié, un orignal tué par Petit-Lecourt, dérape et emboutit une grange. La police le cueille au petit matin et l'incarcère.

Voilà beaucoup d'événements pour une seule nuit ! C'est dire le rythme endiablé de cette première partie, divisée en onze unités de lecture (ou lexies) formant autant de tableaux ou successifs ou parallèles ou superposés. D'autre part, l'ensemble du petit monde de Roch Carrier est présenté. S'en détachent nettement les caractères principaux : J. J. Bourdage, Gros-Douillette et Petit-Lecourt (et leurs épouses), le curé et Miss Catéchime, le notaire Caillouette, Démeryse. Notons que Gros-Douillette et Démeryse meurent au cours ou à la suite de l'incendie du temple paroissial et que le notaire, quant à lui, est déjà mort. Toutefois son fantôme plane encore avec insistance sur la deuxième partie.

Celle-ci, répartie en cinq lexies seulement sur quatre-vingt-une pages, se déroule durant un long hiver québécois, où l'auteur raconte toute l'histoire du village. À la veillée, bien emmitouffés dans leurs cuisines, les villageois se remémorent les hauts faits de la vie amoureuse du notaire et de la belle Grecque Maryitsa, les tours pendables de quelques concitoyens, aussi fourbes que parasites, l'histoire époustouflante des « zizis japonais », moulages habilement fabriqués par le nouvel instituteur à même les sexes de ses jeunes élèves au nom sacré de l'Art. Le rythme ralentit, les pas se font feutrés dans la neige qui atténue ou étouffe les bruits. Tous semblent somnoler, mais la flamme de l'or brille dans tous les yeux, quand ce n'est pas l'ardeur du sexe qui flambe dans leurs ventres. La semence germe lentement. Le printemps peut venir. Un adroit retour à la maison ramène à la surface. J. J. Bourdage qui a su séduire le Gouverneur lui-même et lui transmettre le virus de l'or. L'action semble avoir peu progressé. Seul le décalage du temps explique le

cheminement de l'idée magique de l'or dans les esprits. Le lecteur est fin prêt pour le débordement de la troisième partie.

La troisième partie (soixante-douze pages) se déroule d'une traite, lors d'une journée de printemps. J. J. Bourdage, libéré de prison, joue le tout pour le tout. À force de boniments, il soutire une poignée de chèques aux riverains de la rivière Famine. La fièvre de l'or se répand partout dans le village et dans les rangs. La fête de l'or s'organise dans une sorte d'hystérie: on disperse les animaux, on brûle les granges, on boit, on danse, on fait l'amour dans un délire orgiaque indescriptible. Le village est envahi par des badauds de tout acabit: aventuriers, politiciens, reporters et curieux. J. J. Bourdage, débordé par les événements, submergé sous la folie collective, cherche le salut dans la fuite, culbute dans une tranchée ouverte par des chercheurs impatients. La foule, qui revient enfin de son rêve, comprend, le tue et le crucifie au toit de sa Cadillac blanche, comme un orignal. Le roman s'achève sur cette image saisissante et renvoie le lecteur au début du récit. Rien ne semble donc s'être passé.

Le mouvement de la troisième partie traduit le rythme trépidant de la grande fête populaire consacrée à l'OR. C'est un déchaînement sans pareil qui dépasse celui qu'a pu créer Roch Carrier dans *La guerre, yes sir!* par exemple. La progression de l'enthousiasme des villageois et fermiers ne pouvait que déboucher dans des excès de toute sorte et se terminer par une non moins excessive solution: le lynchage du marchand d'illusions. La soif de l'or entraîne le débridement des instincts les plus primitifs et marque le tiraillement des désirs humains entre la richesse et l'amour. Il rappelle on ne peut plus clairement les licences du *Satiricon*. La réalité apparue, il ne leur restera plus que l'amour et le rêve. N'est-ce pas là l'important? « Chercher de l'or? Ils craindraient de briser leur rêve. Croire, n'est-ce pas plus important que posséder, quand on ne possède rien? » (p. 148). Il reprendra cette idée un peu plus loin: « Y a que'que chose de plus précieux que l'or: c'est de croire qu'on peut en trouver » (p. 178). D'ailleurs les villageois savaient comment réaliser leur principal rêve: « Moi j'aime une femme et je n'ai qu'à dire son nom et la nuit devient [...] transparente comme une source. C'est pour cette sorte d'or qu'un homme cherche toute une vie » (p. 210).

Faut-il souligner les leitmotivs à l'allure nationaliste qui parsèment surtout cette troisième partie? Roch Carrier traduit-il là ses propres idées nationalistes? Faut-il les attribuer au pays de fiction qu'il présente? Quoi qu'il en soit, il reste intéressant de solliciter un peu le texte...

Il n'y a pas de pays sans grand-père

Ce roman s'inscrit dans la même lignée que le précédent, mais il s'en distingue par un rythme tout à fait différent. Il ne s'agit plus d'un rêve collectif mais bien de la « jonglerie » vagabonde d'un vieillard de soixante-treize ans, Vieux-Thomas, que sa famille tient rivé à sa chaise berceuse. Tout passe dans cette lente, patiente et parfois douloureuse méditation d'un homme encore lucide que meurtrissent les humiliations quotidiennes qu'on lui fait subir: les camps de bûcherons, la terre de roches, les traditions d'antan, les souvenirs. Que d'amertume et de chagrin — de révolte aussi! — devant les transformations pas toujours heureuses des coutumes et des mœurs!

Lors d'une manifestation dirigée contre la Reine d'Angleterre venue saluer ses *sujets* du Québec, son petit-fils préféré, Jean-Thomas, est arrêté et jeté en prison. La haine ancestrale contre les Anglais se réveille. Un bon matin, il prend l'autobus et exige, sous la pointe d'un couteau, que le conducteur le mène jusqu'à la prison de Québec. Il est interné dans un asile d'aliénés.

Le récit se déroule au gré des souvenirs, sans pauses marquées, au caprice d'une rêverie jalonnée d'événements disparates, présentés souvent sans ordre chronologique, entremêlés de retours en arrière et de recouplements, rejoint le réel, puis s'enchaîne d'une façon plus continue à partir de l'arrestation de Jean-Thomas. Le rythme, accordé à celui de la chaise berceuse, donc habituellement lent, s'accélère quand se précipitent les faits. Il importe d'ajouter que les monologues intérieurs de Vieux-Thomas ralentissent le rythme du récit, sans lui enlever nécessairement de sa vivacité, et que leur insertion dans l'ensemble apporte énormément de variété au texte, auquel s'ajoutent en style direct des dialogues brefs et rapides. Se juxtaposent donc le monde du souvenir et du rêve et celui du réel. Ce procédé est familier à Roch Carrier; il l'utilise à bon escient dans une succession alerte de *je* et de *il*.

Si nous poussons plus loin l'analyse des idées, nous découvrons, comme dans *Le jardin des délices*, une propension certaine de l'auteur à développer d'une façon qui peut paraître obsessionnelle, un certain nombre d'observations portant contre les Anglais.

On observe tout au long du récit, et particulièrement au cours de la « jonglerie » de Vieux-Thomas, un ensemble de considérations montrant l'opposition de la jeunesse et de la vieillesse, le bon vieux temps, l'ancien, comparé au temps d'aujourd'hui, où la jeunesse incapable, impolie, s'ennuie, a perdu le sens des

valeurs, ne peut plus rien faire d'aussi bon qu'autrefois, etc. Une grande tendresse supporte ces réflexions et leur donne un charme particulier; d'autant plus qu'à ces pensées à la fois pessimistes et tendres se mêlent d'innombrables rappels d'une vie d'antan se déroulant en pleine nature. Vieux-Thomas se rappelle les joyeuses escapades dans la campagne, ses gambades dans les ruisseaux, les prés et les montagnes, dans les forêts pleines d'oiseaux. Par-dessus tout, ne veut-il pas marquer en son petit-fils une continuité sécurisante pour le peuple québécois, tant par ses traditions que par son avenir?

Une œuvre en devenir

Roch Carrier n'en est qu'au mitan de son œuvre et déjà il a planté un décor qui parle, il a accordé la parole à des hommes et à des femmes qui disent le Québec, ses aspirations, ses rêves (bien humains s'ils paraissent un peu fous parfois), ses illusions et ses lubies, mais, au-delà de toutes les mesquineries et de toutes les résignations, qui traduisent sa force et sa détermination, sans excès de chauvinisme, sans nationalisme outré. Si la fresque qu'il a brossée jusqu'ici comporte des éléments fictifs (ce qui est le privilège fondamental du romancier), il reste que le pays qu'il présente est animé d'une vie extraordinaire où l'image le dispute au récit. Roch Carrier est un visuel, j'allais dire un voyeur! Il est facile, en parcourant ses romans l'un après l'autre, de retrouver la quantité innombrable de descriptions, de portraits, de scènes vécues se déroulant véritablement sous les yeux du lecteur. Si *La guerre, yes sir!* en avait fourni des exemples évidents, *Le jardin des délices* ne le cède en rien sous ce rapport: les spectacles succèdent aux spectacles, les situations vues aux situations vues. L'Auberge du Bon Boire, les cuisines, les champs, voilà des lieux privilégiés qui créent l'ambiance souhaitée. Dans *Il n'y a pas de pays sans grand-père*, l'espace privilégié est la chaise berceuse, mais aussi les champs, les bois, les rivières, les montagnes. Tout cela, c'est le pays du Québec.

Roch Carrier opère-t-il un retour plus accentué vers la Tradition, veut-il provoquer un ressourcement plus approfondi, mesurer l'enracinement des Québécois? Veut-il estimer à sa plus juste valeur l'identité des Québécois? Son prochain recueil de contes et le roman qui suit le préciseront peut-être. Il est certain qu'une partie importante de l'œuvre de Carrier est en devenir, mais il faut également observer qu'elle repose sur des bases solides que la qualité de l'écriture était merveilleusement bien.

Gilles DORION